

RISS

Une minute
quarante-neuf secondes

récit

ACTES SUD
CHARLIE HEBDO
LES ÉCHAPPÉS

aux innocents, vivants, morts ou fous

PROLOGUE

Il est impossible d'écrire quoi que ce soit. On pourra photographier, interviewer, filmer ou dessiner. Mais enfiler des mots les uns après les autres comme des perles sur un fil, en s'imaginant qu'on obtiendra un ravissant bijou, est vain. Se croire capable de partager cette expérience avec les autres est une entreprise perdue d'avance. On ne transmet pas une désagrégation. On ne raconte pas un délitement. Il faudrait fabriquer des mots nouveaux pour écrire la biographie de chaque parcelle de chair qui fut retirée de nos corps. Et autant de récits pour toutes les miettes de viande découpée par des milliers de fourmis qui emportèrent sur leur dos un bout de nos tripes et de nos vies. Chaque phrase sera une fausse victoire car il faudra en écrire des milliers d'autres, qui jamais ne suffiront à esquisser le portrait de l'abîme.

À quoi bon écrire ou dessiner. Nos efforts s'effondreront en direction du néant. L'instant où il faudra reposer la plume sera cruel car il sonnera la fin de l'illusion. Celle d'espérer échapper à la solitude. On aimerait n'avoir jamais joué à ce jeu dangereux où l'on imaginait triompher du silence. Le sortilège de l'écriture ou du dessin commence à l'instant où

avance le crayon vers la feuille, et il ne s'achèvera que lorsque la totalité prendra fin.

Même épuisé, on a envie de tout détruire. Autour de soi la multitude s'arroge le droit de défaillir, de fuir, de gémir, de réclamer, de conspuer ou de diffamer. Les pleurnichards me dégoûtent, les geignards me révoltent, les nombrilistes me révulsent. Chaque microbe se croit le centre d'un monde qui n'a jamais existé. Sans demander notre avis, ils se sont positionnés au milieu de tout et, par là même, ont expulsé les autres vers le dehors. En se retirant, la sauvagerie a laissé place à la vulgarité. Elle fut l'autre violence infligée à nos personnes. Elle s'est assise à la table des disparus et les a souillés de sa laideur. Il n'est pas possible de décrire la fureur qu'elle a fait bouillonner en moi sans être traversé des pieds à la tête par le désir d'écraser ceux qui ont sali notre journal. Car en lui nous avons jeté pendant vingt-trois ans la totalité de notre énergie, comme des bûches dans une chaudière chauffée à blanc, jamais rassasiée, toujours prête à exploser. Jusqu'à ce mois de janvier, où elle atteint son point d'incandescence ultime.

Il n'est pas sûr qu'il faille permettre à tous de lire ces lignes. Peut-être certains en souffriront-ils. Mais il faut pourtant les écrire, pour la satisfaction d'au moins un seul. L'écriture est un égoïsme dont le seul but est la délivrance de celui qui s'y prête. Les autres peuvent pleurer. Ils seront convoqués au détour des phrases, comme des fous et des cavaliers sur un échiquier où ils ne gagneront rien. La vérité fera encore saigner ceux qui croyaient que tout était fini. Car cela ne finira jamais.

Terrorisme, fanatisme religieux, intolérance primitive. Nos tourments personnels auraient dû avoir

l'élégance de s'effacer derrière la nécessité impérieuse de lutter pour des valeurs communes. Mais l'obscénité de notre époque, l'égoïsme infantile érigé en valeur moderne d'épanouissement ont libéré des flots de narcissisme victimaire aussi déplacé que morbide. Seules la charité et la compassion nous ont été autorisées. Il ne fallait pas se révolter, ne pas désigner de responsables, ni tendre le doigt en direction des lâches et des coupables. Et encore moins dénoncer le prosélytisme de croyances archaïques, de concepts réactionnaires, afin de ne pas heurter ceux qui les pratiquent et veulent les propager pour se sentir moins seuls, enfermés qu'ils sont dans leur pensée moyenâgeuse et totalitaire.

Tout cela fut déjà décrit, et il ne sert à rien de le radoter.

La violence. Elle n'a pas disparu. On l'a supportée. On l'a encaissée. On l'a absorbée. Tapie dans nos entrailles, elle attend le moment d'en sortir. Comme un volcan endormi pendant des millénaires, un jour elle explosera de nouveau à la face du monde. Ou peut-être jamais. Ceux qui croient qu'elle est derrière nous n'ont pas compris qu'elle est maintenant à l'intérieur de nous. Il n'y aura pas de reconstruction. Ce qui n'existe plus ne reviendra jamais.

UN CORPS

Il était allongé au fond de la pièce. Son visage était immobile. Son corps était figé. Ses mains étaient crispées. Sa bouche était scellée. Son sang s'était immobilisé. Le silence s'était emparé de lui. Plus aucun son ne franchirait ses lèvres. Plus aucune pensée ne germerait de son cerveau éteint. Ses bras ne s'ouvriraient plus vers personne. Et ses mains ne viendraient plus à la rencontre des nôtres. L'énergie mystérieuse qui avait brûlé pendant des années dans les tréfonds de son être s'était évanouie. Lui que j'avais vu sourire, entendu parler, parfois grommeler. Il ne ferait plus rien de tout cela. C'était lui et ce n'était plus lui. Son visage était le sien mais son expression ne s'adressait plus à moi. Je n'étais même pas sûr de bien le reconnaître. Sous ses traits creusés, sous sa peau devenue blanche, on devinait un crâne. Un autre s'était emparé de lui. C'était donc cela, la mort. Vidé de son énergie, dépossédé de ses émotions, délesté de son intelligence. La mort l'avait dépouillé. Il était cette dépouille. Il fut mon premier mort. Le premier que je voyais de ma vie. Autour, les femmes marmonnaient en égrenant leur chapelet des "Je vous salue Marie pleine de grâce, vous êtes bénie entre toutes les femmes

et Jésus le fruit de vos entrailles”. Dans cette pièce qui fut sa chambre, je fixais le corps silencieux de mon grand-père. Il était mort. Il n’y avait plus rien à dire. Seulement le regarder. Allongé dans son lit pour la traditionnelle veillée, sans prononcer un mot, il me parlait encore. À cet instant, le dernier en sa compagnie, il m’enseigna une dernière chose. Une chose qu’on ne dit pas à un enfant de onze ans. Mais dans la vie, on ne choisit pas le moment des découvertes. Ce soir-là, je fis connaissance avec elle. La mort. Elle ne te quittera plus. Elle t’accompagnera le long de ta vie, comme une ombre, deux pas derrière toi. Tu apprendras à ne pas en avoir peur. Tu apprendras à vivre avec elle. Tu apprendras à la comprendre. Je n’étais pas conscient de ce que mon grand-père me transmettait. Ni à quel point il me sauverait.

Puis vint le moment du départ. Mon père me fit signe de me lever et de lui dire au revoir. D’aller baiser son front. Je m’exécutai et me dirigeai vers lui pendant que se poursuivait la litanie des prières. À chaque pas qui me rapprochait de lui, il devenait plus grand. Son visage et sa tête étaient maintenant énormes. Arrivé à sa hauteur, à quelques centimètres de son crâne, je me penchai et je baisai la peau froide de son front.

Cette mort, dans l’intimité de la famille, était la première qui entra dans ma vie. Elle m’avait ouvert les portes d’une contrée qu’à onze ans on ne connaît pas. Elle n’était qu’une initiation et conservait encore tous ses secrets. Elle m’avait, pour cette fois, épargné des tourments que je connaîtrais plus tard. Que d’autres morts se chargeraient de m’enseigner.

LE VIDE

7 janvier 2016, 11 heures

Les mois de janvier seront pour toujours froids et gris. Quand arrive cette période de l'année, certains d'entre nous se claquemurent chez eux, ou s'envolent loin de la France, à la recherche d'un autre ciel, plus bleu, plus jaune, plus vert, plus violet. De n'importe quelle couleur pourvu qu'il ne soit pas du même gris que celui de la rue Nicolas-Apert. Ce gris qui dure toute la journée, le même à 10 heures du matin, 14 heures ou 17 heures. Un gris qui brouille vos repères et vous égare au point de ne plus savoir si vous avez devant vous douze heures ou une heure à vivre.

C'est seulement trois ans après l'attentat que je pris le temps de parcourir, archivées pour l'éternité dans les intestins d'internet, les actualités du 7 janvier que j'avais refusé de regarder en direct. Avec trente-six mois de retard, je découvrais les images filmées de deux silhouettes noires devant un immeuble qui fut notre terrier et d'où nous fûmes chassés après avoir été débusqués et déchiquetés comme des proies sous les crocs de leurs prédateurs.

Leur voiture est garée devant la porte d'entrée que presque tous les jours je franchissais pour accéder à

notre refuge. La ruelle discrète que j'aimais emprunter pour me rendre au journal est encombrée de véhicules dont certains occupants manient des armes à feu qu'ils font retentir. Puis, arrivent des ambulances colorées noyées au milieu d'une foule de gens appelés à la rescousse. Ces images que je ne connaissais pas s'invitent dans mon esprit et déjà encombrant les souvenirs précieux qu'à toute force je protégeais depuis trois ans du regard des autres.

Aujourd'hui a lieu la première cérémonie de commémoration du 7 janvier. À l'endroit même où était garé le véhicule de nos assassins. Des étiquettes fixées sur le sol gris de cette rue sans âme indiquent à chacun sa place. Celle du président de la République, de Mme le maire de Paris, du préfet, des membres du journal. Le protocole nous a installés à la place de nos tueurs. Même lieu, même rue, même froid que ceux du 7 janvier. Identique à celui qui enveloppa mon torse quand le brancard où j'avais été hissé me transporta sur ce trottoir que j'avais foulé deux heures auparavant, avant d'être enfourné dans une ambulance. Tout semble réuni pour rejouer la scène. Figurants de notre propre vie.

Vissée suffisamment haut sur la façade du bâtiment de nos anciens locaux pour éviter d'être dégradée, une plaque proclame les noms des victimes. Comme pour les élèves, devenus soldats et tués pendant la guerre de 1914, dont les patronymes étaient inscrits sous le préau de mon école, il faut lever la tête pour lire ceux de nos amis. Aujourd'hui, ils nous surplombent et nous surveillent.

La cérémonie peut commencer. Elle officialise la mémoire publique alors que la nôtre se terre dans les méandres de notre cerveau, apeurée par le

jugement du monde. Depuis le premier jour, elle a reçu l'ordre de ne rien oublier. Sans bruit ni dépôt de gerbe. Pendant une minute on se fige en silence alors que pétaradent dans nos souvenirs les coups de feu tirés à l'endroit où nous sommes réunis. On dépose un bouquet de fleurs tristes sur le bout de trottoir où les tueurs avaient pris le temps de remplacer le chargeur de leur arme avant de s'engouffrer dans leur voiture et disparaître.

Cette année-là, on nous fit une étrange proposition. Visiter les locaux entièrement rénovés de ce qui fut notre journal. Hésitant, le petit groupe des familles des victimes gravit les marches que leur parent, blessé ou mort, avait empruntées en sens inverse, ce mercredi de janvier. Je retrouve les couloirs sombres de l'immeuble, et les briques moches des murs qui prétendaient leur donner un aspect rustique.

La porte d'entrée de nos anciens bureaux se dresse devant nous. Le responsable de l'immeuble l'ouvre. Dans un silence monacal à peine troublé par le bruissement des murmures, nous pénétrons lentement sur les lieux du massacre, comme on entre dans un funérarium pour visiter un défunt. Tout ce qui existait a été démonté. Seuls subsistent les poteaux porteurs du bâtiment. Les cloisons qui séparaient nos bureaux ont disparu. Malgré ce remaniement impitoyable, je les devine devant moi. Et sur le sol, la place des victimes. Inquiètes de fouler la scène du crime, les familles s'agrègent les unes aux autres. Une silhouette se rapproche de moi et, comme à confesse, me demande à voix basse : "Il était où ?" Le lieu exact où son proche a perdu la vie.

Où ? Je ne sais quoi lui répondre. Il me semble soudain revivre ce moment, des années auparavant,

quand une veuve m'avait imploré de l'emmener à la morgue, voir son époux défunt. J'avais hésité, mais c'était son mari, et je ne me sentais ni le droit ni la force de l'en priver. La scène se répétait. À ce proche d'un disparu du 7 janvier aussi, comment pouvais-je refuser mon aide ? Notre petit journal fut ce jour-là transformé en morgue, et cette fois encore, je me résignai à satisfaire cette demande. Bien que devant nous ne subsistât qu'un grand vide, j'étais en mesure de désigner ce qu'on venait de me demander. À voix basse, je lui indiquai dans quelle direction poser les yeux. Il n'y avait pourtant plus rien à voir, à part des murs repeints et un revêtement au sol tout neuf.

Les minutes qui s'écoulaient devenaient longues et de plus en plus lourdes. Lentement et sans bruit, comme s'ils craignaient de réveiller leurs défunts, les visiteurs se retirèrent. La lourde porte qui scellait l'entrée se referma derrière nous.